

N'est-il pas trop tard, déjà bien trop tard, dramatiquement trop tard ? La liturgie de la Messe du Sacré-Cœur de Jésus, que nous célébrons ce matin, place sur les lèvres et au plus profond de l'âme du Christ ces paroles du psaume 68 : « J'attendais quelqu'un pour compatir à ma peine : il n'y avait personne ! J'ai cherché quelqu'un pour me consoler, mais je ne l'ai pas trouvé... » Le Sauveur, en effet, fut tellement seul durant toute sa passion : Seul à prier sous les oliviers de Gethsémani tandis que les apôtres dormaient. Seul à être entravé de lourdes chaînes de fer, tandis que ses disciples, l'abandonnant, s'enfuyaient. Seul à faire face au grand-prêtre, au Sanhédrin, à la langue venimeuse des faux témoins, tandis que les hommes de bien se taisaient et que saint Pierre le reniait. Seul à traverser cette ultime nuit, sans eau, ni nourriture, ni sommeil, dans l'obscurité de la prison. Si seul, durant toute la journée du lendemain, pour affronter la lâcheté de Pilate, la sauvage brutalité des soldats, la haine de la foule. Et même lorsque la Providence, le jeu des circonstances, la soudaine clémence du centurion lui permirent de goûter à la compagnie aimante et compatissante de Notre-Dame et de saint Jean, au pied de la Croix, ce fut encore pour se dessaisir de cette présence chérie et si chère : « Mère, voici ton fils »... Le Sauveur a tout donné, même sa mère : il est nu, pauvre, tellement seul.

Cette solitude, traversée par une immense tristesse, a atteint, durant toute la Passion, jusqu'aux profondeurs de son cœur : affaiblissant le muscle cardiaque, dérégulant la circulation sanguine, provoquant, par le stress qu'elle portait avec elle, une hématurie : cette déconcertante « sueur de sang » que saint Luc – qui fut médecin avant d'être évangéliste - n'a pas manqué de remarquer. Devant la vague immense de tous les péchés de toute l'histoire, qu'il s'apprête à affronter et à prendre sur lui – vague gluante, sombre et immensément nauséabonde, le cœur charnel du Christ défaille et son cœur sensible et spirituel suit le même chemin : le cœur sensible, siège des passions, est envahi de tristesse, ainsi qu'il le confie lui-même aux Onze en arrivant au jardin des oliviers : « mon âme est triste à en mourir – veillez avec moi ! » ; même son cœur profond – la part la plus spirituelle de notre nature humaine – est frappé par cette lugubre solitude.

Comment est-ce possible, me direz-vous, alors que le Fils est toujours en contact avec le Père, alors qu'il Le voit à chaque instant, alors qu'il se sait infiniment aimé de Lui, dans la claire connaissance que lui offre sa science divine ? C'est vrai : le Christ jouit, depuis le premier instant, de la vision béatifique à la fine pointe de son âme, au centre intime de son cœur profond. Sans cela, sans ce Lien avec le Père que rien ne peut détruire, il ne saurait même pas qui Il est, qu'Il est le Fils – tout référé, tout donné, tout envoyé par le Père. L'union des Personnes au sein de la divine Trinité est si forte que rien – même la plus grande souffrance, la plus terrible agonie – ne

peut l'entamer. Toutefois, par une disposition mystérieuse de la Providence, au soir du Jeudi saint, lorsque le Seigneur se présente dans le jardin de Gethsémani, la joie que lui procurait cette union se retire de la plus grande part de son cœur – se concentrant uniquement dans l'ultime sommet de son âme. Le Sauveur, en cet instant, prend sur lui tous les péchés des hommes, dans leur nombre, leur horreur, leur puanteur et il expérimente dans son âme humaine qu'il n'y a rien de plus éloigné du Dieu trois fois saint que le péché : il se sent alors – sans l'être en vérité – si loin de son Père, si seul, si abandonné : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? ». Le Christ compatit de manière souveraine et unique à la solitude du délaissé, à la solitude du souffrant et même, sans avoir péché lui-même puisqu'il est Dieu, à la solitude du pécheur qui se rend compte combien il est loin de Dieu.

Mais alors comment le rejoindre dans cette immense solitude ? Comment consoler le Fils de Dieu en sa Passion ? Comme on console un ami, tout simplement : puisque nous avons été créés « à l'image de Dieu », nos amitiés et nos amours de la terre, lorsqu'elles sont véritables, obéissent aux mêmes règles que notre alliance surnaturelle avec Dieu. Or, pour consoler un ami, nous devons prendre trois chemins : faire cesser la cause de sa tristesse (surtout lorsqu'elle est de notre fait), lui tenir compagnie, chercher à lui faire plaisir. Voilà qui mettra fin à la solitude angoissante de son chagrin. Il en va de même pour le Seigneur qui, déjà, le soir de Jeudi saint, nous voit dans sa science divine : il voit toutes nos prières, tous nos efforts, tout notre dévouement lorsque l'ange de Gethsémani lui apparaît ; il en va de même pour le Seigneur qui, déjà, durant tout son chemin de Croix, nous voit et nous connaît personnellement : lorsque Simon de Cyrène - qui nous représente tous en cet instant solennel - soulage l'épaule meurtrie du Seigneur, c'est toute l'âme du Christ qui goûte la consolation que nous pouvons lui apporter.

Ainsi, il nous voit faire cesser les causes de sa tristesse lorsque nous résistons aux tentations, luttons contre nos addictions, éradiquons le péché de nos vies – puisqu'il est bien vrai que c'est à cause de nos péchés qu'il a souffert sa passion.

Ainsi, il nous voit chercher à la consoler lorsque nous passons concrètement du temps avec lui – et uniquement pour lui. Nul meilleur lieu pour cela que l'adoration qui nous permet d'offrir cette présence que lui ont refusée les apôtres à Gethsémani et de veiller une heure avec lui.

Ainsi il nous voit désireux de lui faire plaisir lorsque nous mettons tout en œuvre pour obtenir ce qui fait sa joie, le sommet de sa joie : chercher à devenir des saints. Consoler le cœur du Christ, déchiré de tristesse et de solitude durant sa passion, ne consiste pas, en effet, en une dévotion compliquée ; il ne s'agit pas d'ajouter de nouvelles prières ou des exercices de piété supplémentaires mais – comme pour un ami de la terre, de détruire les causes de la tristesse, de prendre du temps auprès de lui, de chercher à le réjouir en désirant la sainteté.

Vous n'aurez pas attendu cette homélie, je l'espère, pour viser ces objectifs ; vous n'aurez pas attendu cette homélie, j'en suis sûr, pour combattre le mal et faire le bien. Mais, en tout cas, la prochaine fois que vous le ferez de tout votre cœur, pensez également dans un sourire : « Et ainsi, en outre, je console le cœur de l'Ami, du Maître, du Sauveur ». Quel honneur de pouvoir de la sorte consoler le Dieu fort, le Souverain de toutes choses, le Roi de l'histoire. Dieu élève, embellit et rend précieux tout ce qu'Il touche : il nous honore en demandant notre consolation. Aujourd'hui. Car entre le Dieu de l'éternité et nous qui vivons sur la terre... Il n'est jamais trop tard. Ainsi soit-il.